

LEMIRE, Maurice, *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle* (Montréal, Éditions Fides, 1993), 276 p. 18,95 \$

Marcel Olscamp

Volume 49, numéro 1, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305408ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305408ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olscamp, M. (1995). Compte rendu de [LEMIRE, Maurice, *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle* (Montréal, Éditions Fides, 1993), 276 p. 18,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(1), 103–105. <https://doi.org/10.7202/305408ar>

LEMIRE, Maurice, *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX^e siècle* (Montréal, Éditions Fides, 1993), 276 p. 18,95\$

Depuis plusieurs années, le professeur Maurice Lemire, de l'Université Laval, occupe une position centrale dans les travaux d'histoire littéraire au Québec. Comme le soulignait avec justesse Robert Major, il est peu à peu devenu la cause, le catalyseur et l'«âme dirigeante de toute une série d'entreprises littéraires à la fois essentielles dans leur conception et remarquables dans leur réalisation» (*Voix et images*, 50 (hiver 1992): 302). La documentation de première main recueillie sous sa direction pour la réalisation du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* et pour les cinq volumes de *La*

vie littéraire au Québec (en cours de publication) profitent déjà aux chercheurs, et de nombreux ouvrages de synthèse — dont, au premier chef, les siens propres — puisent abondamment dans ce matériau inédit.

La littérature québécoise en projet... constitue précisément l'un de ces «dividendes» intellectuels générés par la recherche fondamentale effectuée au CRELIQ (Centre de recherche en littérature québécoise). Dans cet essai, Maurice Lemire s'inspire ouvertement de l'approche dite «institutionnelle», cette école de pensée qui marque d'ailleurs profondément la plupart des monographies d'histoire littéraire émanant de l'Université Laval. L'auteur applique ici les concepts de Pierre Bourdieu et Jacques Dubois à une brève période de l'histoire intellectuelle québécoise, qui couvre les décennies de 1840 et 1850. Comme c'est l'usage dans ce type d'analyse, l'essayiste brosse un portrait *social* de l'écrivain et de la littérature pendant la période qui l'intéresse; les neuf chapitres du livre sont ainsi consacrés à des thèmes comme le statut et la formation des auteurs, les relations des écrivains avec le politique, la composition du lectorat, les genres pratiqués et «légitimés» (ou non) par les différentes instances, la critique littéraire de l'époque, etc.

On est d'abord porté à se demander s'il est bien légitime de déployer un tel arsenal conceptuel pour l'appliquer à une période somme toute réduite de l'histoire littéraire. L'auteur justifie son choix en précisant que l'évolution de la société du Bas-Canada, durant les deux décennies qu'il aborde, fut interrompue «en raison de l'intervention des forces de droite qui la maintiennent à l'écart de l'histoire» (p. 18). Bref, il s'agit donc pour lui de reconstituer les actes successifs d'une tragédie intellectuelle, celle de la naissance et de l'«implantation» de l'obscurantisme au pays. L'historien se hâte cependant d'ajouter que le Canada français, sur ce plan, était soumis à une «politique de restriction à l'égard de la diffusion du savoir» (p. 20), politique commune à tous les pays d'origine latine et catholique; c'est préciser, avec beaucoup de pertinence, que le Québec ne jouissait pas — heureusement — d'un monopole international dans ce domaine. Il ressort de cette minutieuse analyse que la période 1840-1860, particulièrement tourmentée sur le plan «idéologico-littéraire», pourrait fort bien être baptisée «l'ère de la mauvaise grâce»: les ultramontains, forcés de tolérer une certaine dose de libéralisme, le font en essayant d'encadrer cette liberté; les libéraux, eux, sont tenus de respecter le conservatisme de la population et doivent constamment protester de leur obéissance au Magistère.

L'ouvrage a le mérite de mettre en perspective certains comportements caractéristiques de l'élite intellectuelle québécoise: par exemple la propension des écrivains à s'adresser d'emblée à la totalité de leurs concitoyens. Ce «nous» implicite et inné, dont Jacques Godbout, un siècle plus tard, retrouvera malicieusement la trace dans le fameux «texte national» des années soixante, trouve son origine dans l'«homogénéité sociale encore infrangible» des Canadiens français de 1850: «On n'imagine pas de s'adresser à un groupe privilégié parce que la distinction sociale, au sens où l'entend Bourdieu, n'existe pas ici» (p. 61). Le chapitre IV, qui rend compte avec force détails de l'émergence de la notion de «littérature nationale»,

s'avère particulièrement intéressant. L'auteur y décrit les heurs et malheurs du processus d'autonomisation de la littérature québécoise, qui cherche à affirmer son originalité sans aucune médiation esthétique à travers la description des mœurs des habitants du pays. Le *couloir* idéologique laissé à la littérature par la critique cléricale est tellement étroit que les écrivains en sont bientôt réduits «à noter et à cataloguer un certain nombre de coutumes implicitement admises comme nationales [...]». Pour les peindre de façon vivante, on conseille de broser de petits tableaux qui, par leur décor et leur mise en scène, restituent l'atmosphère» (p. 105). On reconnaît déjà le genre «vieilles choses», qui étendra son hégémonie jusque dans les premières décennies du XX^e siècle...

Ironiquement, Maurice Lemire reconduit à sa manière la tendance des «intervenants» du XIX^e siècle qui «se préoccup[aient] moins de la production que de la réception» (p. 41). Que pouvait-il faire d'autre? Le chercheur, comme tous les «dix-neuviémistes», se heurte à une incontournable réalité: de quelque côté qu'on la prenne, la littérature québécoise du siècle dernier est assez tristement dépourvue de qualités *littéraires*. L'universitaire, à 150 ans de distance, est confronté au même problème que celui auquel avait à faire face le notable canadien-français de 1850; simplement, il atteint un deuxième niveau de métalangage: il élabore un métadiscours savant sur «un métadiscours qui s'élabore sur la littérature» (p. 41) encore à venir. En ce sens, l'approche institutionnelle aura été providentielle pour l'étude de ce corpus qui tiendrait difficilement le coup par ses qualités intrinsèques. On peut parler de sa naissance, de ses enjeux, de son caractère hégémonique, des débats qu'il suscita, du statut social des écrivains, de leurs stratégies discursives, on ne réussira jamais à masquer le vide, le trou béant autour duquel tout ce savoir est convoqué: *il n'y a presque pas de littérature digne de ce nom*. D'où la nécessité, vitale pour le bien de la recherche, de mettre l'accent sur le caractère *prospectif* de la pensée littéraire québécoise du XIX^e siècle: on ne peut décemment demander à une littérature en projet d'offrir autre chose que ce projet.